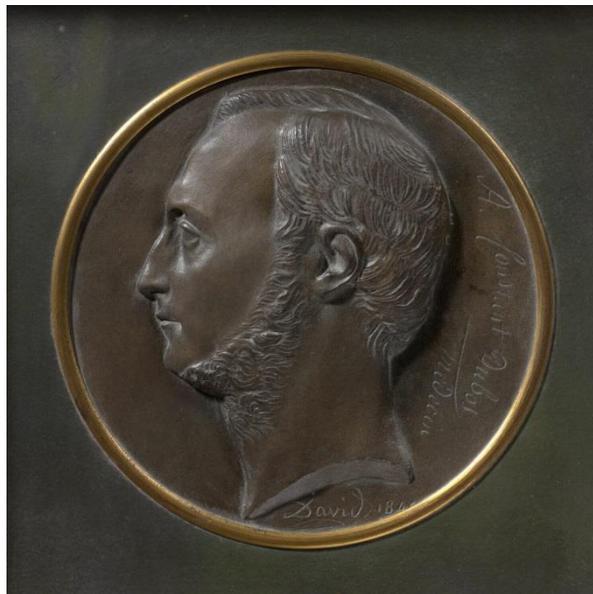


Associé correspondant national (1854-1873)

Antoine-Constant Dubos est né à Paris le 3 février 1808. Il était fils d'Eloy-Constant Dubos, professeur de rhétorique au lycée impérial de Paris, auteur de plusieurs œuvres de poésie, et de Françoise-Anastasie Massart. Après sa thèse de doctorat de médecine à Paris, « De l'orchite aiguë » (1834), il fut chirurgien militaire jusqu'en 1835 puis s'établit médecin à Paris en 1841 où il pratiqua la médecine en amateur pour les pauvres. Combattant de Février, lieutenant de la garde nationale, dont il démissionna bientôt, il était, en 1848, membre du club de la Révolution et, avec Hubert qui le présidait, du club du Progrès. Délégué au Comité démocratique socialiste pour les élections de la Seine en 1850, arrêté en décembre 1851 comme « meneur du parti révolutionnaire », il fut libéré. Il avait déjà publié une ode *À ma pipe, au tabac* (Paris, 1841) et une *Ode à P. J. David d'Angers, sculpteur* (Paris, 1843) qui obtint le prix ouvert par la ville de Béziers. David d'Angers réalisa, en 1846, un médaillon à son effigie.



David d'Angers
A. Constant Dubos médecin David 1846
Médaillon, bronze
© Musée du Louvre/Hervé Lewandowski

Son admission comme associé correspondant, le 15 février 1854, est consécutive à l'envoi d'une traduction en vers des *Satires* de Juvénal, qui « se recommande par une exactitude telle, que le lecteur y retrouve pour ainsi dire à la même place que dans l'original les mots, les traits, la couleur qu'il fallait reproduire ». Les seuls renseignements que nous possédons sur lui sont ceux qui sont contenus dans les préfaces de ses deux éditions des *Satires*. Il explique dans la première : « Que si l'on me demande pourquoi j'ai signé du titre de médecin une œuvre purement littéraire, je répondrai que ç'a été pour éviter d'être, par la ressemblance des noms, confondu avec mon père. *Cuique suum*. Mon père, qui professa, non sans quelque distinction, la rhétorique au collège Louis le Grand, a publié en son temps un recueil d'Idylles sur les fleurs et une traduction de Martial ».

Dans la seconde de ses préfaces, il s'affirme républicain et évoque les épreuves qu'il a traversées à l'époque du Second Empire, qu'il qualifie de « dictature ». Il dit avoir fait partie de la Solidarité républicaine, fondée par Charles Delescluze et Ledru-Rollin, ainsi que du

« comité démocratique socialiste qui porta Eugène Sue à la représentation nationale ». Il y raconte les persécutions dont il a été victime de la part de la justice impériale. On notera qu'à l'époque où il a été admis comme associé correspondant Constant Dubos avait déjà été condamné pour motifs politiques et avait déjà purgé une peine de prison. L'académie ignorait-elle cette situation ? Nous ne possédons malheureusement pas le rapport de la commission centrale qui a conclu à son admission. Il est donc difficile de dire si elle a voulu ou non braver le pouvoir établi.

La date de son décès ne nous est pas connue mais sa disparition est signalée dans les *Mémoires* de l'Académie de 1873. [Jean-Claude Bonnefont, Alain Petiot]

Archives de l'Académie de Stanislas : dossier de Constant Dubos, procès-verbaux manuscrits, vol. 4, f° 532 ; *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1854), p. lxxv, (1873), p. lxxiv.